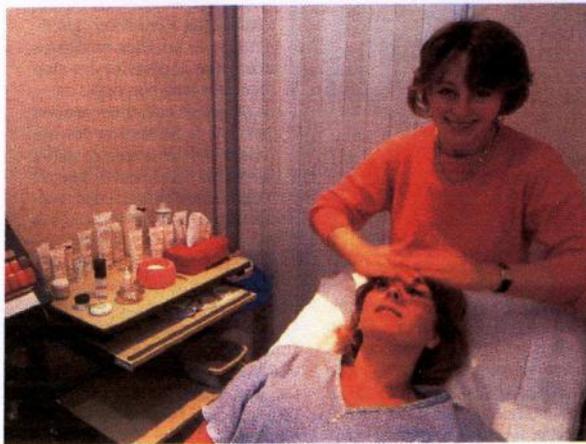


Coup de blush contre coup de blues

Dans le petit local que leur a prêté l'hôpital, deux esthéticiennes accueillent gratuitement les patients de l'institut Gustave-Roussy, pour un massage ou des soins de beauté... Un refuge qui ne désemplit pas, où l'on vient se détendre, se confier, faire le plein d'énergie.

Deux cabines étroites aux couleurs pastel, semblables à celles de n'importe quel institut de beauté. Les chaises sont roses, comme les murs, où des affiches célèbrent le luxe et la volupté de parfums aux senteurs lointaines. Dans l'air, une musique douce flotte entre les flacons de

Après deux tentatives infructueuses, elle vient de subir une troisième intervention chirurgicale pour la mise en place d'une prothèse mammaire, à la suite d'une ablation du sein. « Cette fois, ça a l'air de tenir, commente-t-elle. La chimio, un sein et des cheveux en moins, c'était le cauchemar.



Dans la cabine de l'esthéticienne, voyage spatiotemporel hors le stress.

laits et d'onguents crémeux rangés sur les étagères. Au rez-de-chaussée de l'institut Gustave-Roussy, à Villejuif près de Paris, immense navire dédié tout entier à la lutte contre le cancer, deux jeunes femmes souriantes enchaînent les gestes doux, soins de la peau ou bien massages, à deux pas de l'agitation bruyante du hall d'accueil où se croisent patients et ambulanciers.

« Ici, c'est un autre pays, on ne se sent pas à l'hôpital », dit Josée qui est venue s'allonger pendant une heure pour un soin du visage. Elle est heureuse, elle sort ce soir. La maladie appartient au passé.

Pendant cinq ans, j'ai cherché à oublier mon corps. J'ai grossi, jusqu'à 80 kilos. Mon mari est parti. » Mais aujourd'hui, elle se sent bien. Elle a maigri, vu repousser ses cheveux, et les dernières cicatrices la font à peine souffrir. « J'ai retrouvé le goût de la vie. Je veux me remettre en maillot. Je pars en vacances en Tunisie. »

Ce salon de beauté pas tout à fait comme les autres a ouvert ses portes en 1991 sous l'impulsion de Cosmetic executive women (CEW), une association de femmes travaillant dans l'industrie de la beauté. L'association rémunère

directement les deux esthéticiennes. Les soins et les produits sont entièrement gratuits, offerts par les plus grandes marques de la cosmétique française dont les étiquettes, sur les flacons, sont masquées pour éviter la publicité indirecte. L'hôpital prête le local. A leur arrivée, Aury la brune et Dominique la blonde, les deux esthéticiennes, craignaient d'être cataloguées futiles dans cet univers de souffrance et de maladie, de haute technologie et d'efficacité. Elles ont été plébiscitées. Jour après jour, les deux cabines ne désemplissent pas. Et si l'accueil a parfois été méfiant du côté du corps médical, les relations sont aujourd'hui apaisées. Le plus souvent, les équipes soignantes repèrent les futures « clientes », celles qui n'ont pas le moral ou souffrent d'isolement, et leur proposent de prendre rendez-vous, en cabine ou dans la chambre lorsqu'elles ne peuvent se déplacer.

Dominique et Aury accueillent tous les malades, hommes et femmes, jeunes ou vieux, y compris ceux qui ne font que passer à l'hôpital, pour un traitement d'entretien ou une visite de contrôle. Les parents d'enfants hospitalisés sont également les bienvenus. « Les mamans vivent 24 heures sur 24 avec leur enfant, dans le stress de la maladie, de l'hôpital, constate Aury. Elles ont besoin de pauses, pour prendre le temps de penser un peu à elles et à leur mari. »

Aury se souvient de son premier client, un vieux monsieur de 74 ans, cultivateur à la retraite, dont la peau était desséchée par les rayons. « Il a poussé la porte sans aucun complexe, raconte-t-elle. Il m'a demandé de lui rendre la peau douce, pour sa femme. » A 50 ans, Marlène n'avait jamais mis les pieds dans un institut de beauté. « Il a fallu que je tombe malade pour apprendre à m'occuper de moi », constate-t-elle. Elle vient chaque semaine à l'institut Gustave-Roussy pour une séance

de radiothérapie. Et enchaîne aussitôt avec une épilation, un massage ou un soin de manucure. « Ce que je préfère ? Le modelage du dos. On se sent revivre. » Clara passe entre deux rendez-vous de contrôle, avant de rentrer au bercail où l'attendent mari et enfants. Les cheveux légers commencent à repousser sous le foulard. « Après mon opération, une ablation de l'utérus, je ne m'occupais plus de mon corps. On a fait la paix petit à petit, mais tout n'est pas gagné. Il y a des jours où je ne me reconnais pas dans la glace, où le souvenir de la femme que j'étais prend toute la place. Le cancer est une fatalité, mais on continue longtemps à se révolter, à demander : "Pourquoi moi ?" »

DE LA DOUCEUR LÀ OÙ LES SOINS FONT MAL

Aury n'en fait pas mystère. « Ici c'est 100% confidences. Les femmes sont inquiètes. Un sein, des ovaires en moins, elles ont l'impression que le cancer leur prend leur féminité, leur pouvoir de séduction. Mais les hommes ne regardent que ce qu'on leur montre. Parce qu'elles portent une perruque, elles ont l'impression que tout le monde les regarde. Alors que personne n'y fait attention ! Je les rassure, je les conseille. Un coup de blush, et l'on se sent plus sûre de soi. Le moral revient. »

A Villejuif, le petit local des esthéticiennes est devenu un refuge où l'on vient se détendre, faire le plein d'énergie. Une femme frappe à la porte, en poussant devant elle une toute jeune fille en fauteuil roulant qui souffre d'un cancer du sang. « C'est pour Carlotta, elle ne se sent pas bien en ce moment. » Dominique se penche vers l'adolescente et demande : « Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? » Rendez-vous est pris pour un soin de manucure, le lendemain. « On n'est ni médecins ni psychologues. On apporte juste un moment de douceur, de bien-être physique là où les soins font mal », constate l'esthéticienne, qui souhaiterait développer l'idée dans d'autres hôpitaux. Elle vient d'ouvrir un institut de beauté, gratuit lui aussi, à l'hôpital de Garches, pour les accidentés de la route et les handicapés de la vie.

CLAIRE LEGROS ■